Les

Barbares

LF
330161

EUGÈNE PELLISSIER

Les Barbares

140165
11/10/16

PARIS
JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, VIe

1915

PQ
2631
E337B3

AVERTISSEMENT

Les pièces qui précèdent *Vieux Chiffons* datent de quelques mois avant la guerre.

PORTRAIT A LA PLUME

Des cheveux d'un blond presque ardent,
Des yeux bleus armés de lunettes,
Un ventre par trop évident
Porté par des jambes fluettes,

Un pas lourd, mais toujours rythmé,
Qui rappelle une mécanique,
Un maintien droit, raide et gourmé,
Tel est, en trois mots, son physique.

Au moral, le culte éhonté
De la force, fût-elle injuste,
L'humble peur de l'autorité,
— Pour le reste, un mépris robuste...

Tous les défauts du parvenu,
Sa morgue avec sa platitude...
Qui ne l'a déjà reconnu
Aux premiers traits de cette étude ?

LES PANGERMANISTES

Nous sommes les Pangermanistes :
Poudre sèche et glaive aiguisé,
Nous rêvons, bonnes gens simplistes,
Un univers germanisé.

Nous voulons manger autre chose
Que notre saucisse et nos choux :
Des biens dont l'étranger dispose
Nous avons faim comme des loups.

Nous voulons autre chose à boire
Que la bière de nos tonneaux :
Nous avons soif — à n'y pas croire —
De pays froids, de pays chauds.

Tandis que sans cesse recule
La natalité des Français,
Chez nous la marmaille pullule,
Nous multiplions à l'excès

Dans les villes, à la campagne,
Il naît tant de petits Teutons
Que dans notre étroite Allemagne,
Faute d'air, tous nous haletons.

De l'air ! de l'air et de l'espace !
Il nous faut des terres, des mers :
Pour caser toute notre race,
Ce n'est pas trop de l'univers.

Nous sommes les Pangermanistes :
Poudre sèche et glaive aiguisé,
Nous voulons, bonnes gens simplistes,
Le monde entier germanisé.

LE CONSCRIT ET LE VÉTÉRAN

Entre deux bocks, en Allemagne,
Un jeune soldat, débrouillard
Bien que tout frais de sa campagne,
Causait avec un vieux grognard.

« Oui, je sais, disait-il, la presse
Nous répète à satiété
Qu'enfin, de détresse en détresse,
La France est à l'extrémité :

« Des ministres sans clairvoyance,
Des soldats indisciplinés,
Des chefs dépourvus de science,
Pour comble, plus de nouveau-nés.

« S'il est vrai, ce tableau qu'on trace,
Jour par jour, au peuple allemand,
D'où vient que l'Allemagne fasse
Armement après armement ?

« Pourquoi prend-on tout notre monde
De la Vistule jusqu'au Rhin ?
Pour achever la moribonde
Faut-il donc le diable et son train ?

« En criant si haut qu'elle expire,
Se pourrait-il, ô Dieu vengeur !
Que notre colossal empire
De la France eût encore peur ? »

A cette demande indiscrète,
Le vétéran, embarrassé,
Se gratta longuement la tête,
Puis, grave, après avoir toussé,

Répondit enfin : « Camarade,
La France est sans doute fort bas ;
Je la crois d'autant plus malade
Qu'elle ne le soupçonne pas.

« Notre Faculté la condamne,
Elle se meurt, on le voit bien ;
Mais avec cette Marianne
On ne peut être sûr de rien.

« Qui nous dit qu'à son agonie
Elle n'ait pas, se dressant haut,
Alors qu'on la croira finie,
Quelque terrible soubresaut ?

« Aussi nous méfions-nous d'elle ;
Nous sommes braves, mais prudents :
Elle ne bat plus que d'une aile,
Qu'importe ? Armons-nous jusqu'aux dents.

« Entre nous on peut bien le dire,
Fussions-nous dix fois plus nombreux,
Tant que cette gueuse respire,
Nous ne serons jamais heureux.

« Pour être absolument tranquilles,
Il nous faut voir, ô jour d'orgueil !
Visser sur ses traits immobiles
Le couvercle de son cercueil. »

LEURS ANNIVERSAIRES

I

Sedan

De l'Orient à l'Occident,
Dans les palais, dans les échoppes,
L'Allemagne fête Sedan
A grand renfort d'énormes chopes.

L'orgueil luit dans tous les regards,
Sur chaque bouche erre un sourire.
On bénit le dieu des hasards
Grâce auquel fut fondé l'empire.

Partout on fait des embarras
En l'honneur de l'anniversaire,
Et partout ce sont des hourras,
Des « hoch ! hoch ! hoch ! », des chants de guerre

Il faut qu'ils soient fous à lier
Si, par ces ébats frénétiques,
Ils se flattent d'humilier
La plus fière des républiques ;

Car leur délire exorbitant
Est, pour tout témoin perspicace,
L'hommage le plus éclatant
Qu'ils puissent rendre à notre race.

Par elle ils furent tant de fois
Mis en pleine déconfiture
Que, lorsque Prussiens, Bavarois,
Saxons, Huns de toute nature,

Nous ont accablés et meurtris
Pour des raisons que nul n'ignore,
Ils en ont été si surpris
Qu'ils n'en reviennent pas encore !

II

Modestie teutonne

Quel vaniteux que le Français !
En fut-il jamais de la sorte ?
Comme il exalte ses succès
Quand, par hasard, il en remporte !

Et comme, lorsqu'il est vaincu,
Lorsque son dos touche la terre,
Il prétend, d'un ton convaincu,
A tous les honneurs de la guerre !

De quel air fat et fanfaron
Il frise sa grosse moustache,
Se hausse, bombe son plastron
Et fait ondoyer son panache !

Un regard de ce déploiment
Qui soulève l'antipathie,
Qu'il est doux pour un Allemand
De mettre notre modestie !

Quel peuple aussi vaillant que nous,
Si jamais en connut l'histoire,
A pris le même soin jaloux
De ne rien dire de sa gloire ?

Nous sommes, à n'en pas douter,
Le pays le plus fort du monde :
Nous entend-on le répéter
Plus d'une ou deux fois par seconde ?

Bien mieux encor, voyez Sedan :
Oh ! la colossale victoire !
Et ce n'est qu'une fois par an
Que nous en fêtons la mémoire !

III

Entre « Sozialdémokrates »

« Encor des fêtes militaires !
Que ces gens-là sont embêtants !
On n'aura bientôt plus le temps.
Avec tous leurs anniversaires,

« De gagner seulement son pain !
Dans ce vieux bazar de royaume,
A chaque instant il faut qu'on chôme !
Tant pis pour qui crève de faim !

« Hier c'était pour Sedan, la danse ;
Aujourd'hui, tu vois, pour Leipzick :
Demain... Ça devient un vrai tic ;
Et tout ça, pour vexer la France !

« — Allons, calme ce beau courroux !
Qu'au nom des morts faisant ripaille
Ils commémorent leur bataille,
Mais c'est, mon cher, tant mieux pour nous.

« — Toi, tu vois toujours tout en rose.
— Et toi, tu veux tout voir en noir.
Je te dis que, sans le savoir,
Ils travaillent pour notre cause.

« — Comment ! — Au lieu de te fâcher,
Laisse-les donc dans leurs histoires
Chercher encor quelques victoires ;
Tâche avec eux d'en dénicher.

« Pour moi, j'ai jadis ouï-dire
Que nous avons, à coups d'obus,
Détruit les troupes de Varus
Du temps où Rome avait l'empire.

« Succès digne de souvenir !
D'ailleurs, dans nos vieux faits et gestes
Il est tant d'exploits manifestes...
— A quoi diable en veux-tu venir ?

« — Mais qu'à leur liste triomphale
Ils ajoutent quatre ou cinq noms,
Et de leurs mains nous la tenons !
— La... quoi ? — La grève générale ! »

LE SERGENT PRUSSIEN ET SA FEMME

Un sergent, à l'anniversaire
De je ne sais plus quel exploit,
Buvant plus qu'il n'est nécessaire,
Revint un peu gris sous son toit.

Or, dans son ivresse ayant l'âme
Pleine de sentiments houleux,
Il se mit à battre sa femme,
Une frêle blonde aux yeux bleus.

« Ah ! c'est comme ça que nous sommes !
Lui dit, rageuse, celle-ci ;
Me prends-tu pour un de tes hommes,
Que tu me maltraites ainsi ?

« Je n'ai pas, moi, leur patience !
Tu ris ? Bon ! qui vivra verra.
Si jamais ta main recommence,
Ta figure me le paiera ! »

L'ivrogne se rapprocha d'elle,
Et, furieux, recommença.
« Tu l'as voulu ! lui dit la belle,
Eh bien ! tant pis, attrape ça ! »

Et sur sa face rubiconde,
Qui tourna presque au violet,
Elle appliqua, la frêle blonde,
Le plus formidable soufflet.

Sous cette soudaine bourrasque
On vit le sergent trébucher,
Tandis qu'humilié, son casque
Roulait au loin sur le plancher.

Alors, se courbant jusqu'à terre
Pour ramasser son couvre-chef :
« Un de mes hommes ! cré tonnerre !
Grogna-t-il, on dirait mon chef ! »

PACIFISME D'OUTRE-RHIN

Parce qu'à de longs intervalles,
Six mois, un an, quelquefois deux,
La Prusse, au nom de ses vassales,
Ajoute, en ces temps hasardeux,

Aux défenseurs du grand empire
Quelques centaines de milliers :
« Oh ! l'Allemagne ! quel vampire ! »
Grondent nos censeurs journaliers.

Nous, les plus paisibles des hommes,
— Dieu de nos pères, tu le sais ! —
A les en croire, seuls nous sommes
Les perturbateurs de la paix !

La paix ! mais c'est là notre rêve !
C'est pour la paix du genre humain
Qu'en prenant les armes, sans trêve
Travaille le bon sens germain.

Il est clair, quoi qu'on puisse faire,
Que vain restera tout effort,
Et que, triomphante, la guerre,
Sanglante semeuse de mort,

En dépit des cours d'arbitrage
Bouleversera l'univers,
Tant que, dans un maudit partage,
Y vivront cent peuples divers.

Les unir tous sous notre empire,
— O fraternelle ambition ! —
Voilà le but auquel aspire
Notre altruiste nation,

Voilà l'espérance joyeuse
Qui l'anime sous le harnais :
Si son humeur est batailleuse,
C'est par pur amour de la paix.

Pour notre humanitaire tâche
Séchons notre poudre, ô Teutons,
Aiguisons le fer sans relâche
Et, sans défaillance, luttons

Jusqu'au grand jour, au jour de fête
Où, conquis par notre César,
Le monde courbera la tête
Sous les plis de notre étendard.

Alors, grâce à nous, plus de guerre !
De la Prusse devenus fiefs,
Les divers peuples de la terre
Oublieront leurs anciens griefs.

Ils vivront tous dans l'harmonie :
— Par intervalles seulement,
Pour rompre la monotonie,
Quelque querelle... d'Allemand.

GUILLAUME LE GRAND

Dans une ville germanique,
Un beau jour, en déambulant,
J'aperçus, près d'un parc rustique,
Une statue en marbre blanc.

C'était un homme à la moderne ;
J'ignore le nom du sculpteur,
Mais son œuvre me parut terne,
Et je passais, lorsque, ô stupeur !

S'étalant en creux sur la pierre,
— Dans leur langue, ça se comprend —
Je lus — j'en clignai la paupière —
Ces trois mots : Guillaume le Grand.

« Le conquérant de l'Angleterre !
M'écriai-je, tout étonné ;
Que diable en ce lieu vient-il faire ?
Ce n'est point ici qu'il est né.

« Et puis, quelle absurde toilette !
Pourquoi donc ainsi l'équiper ?
Ce n'est pas là sa silhouette,
Je dois à coup sûr me tromper.

« Serait-ce Guillaume d'Orange ?
Pensai-je, toujours incertain ;
Pourtant, en Prusse... Étrange, étrange !
Franchement, j'y perds mon latin. »

En faisant, pour m'y reconnaître,
Un tour à pas lents dans le parc :
« Ah ! dis-je enfin, ce ne peut être
Que le Guillaume de Bismarck !

« Mais qu'a-t-il donc fait, ce Guillaume,
Pour mériter pareil surnom ?
Le sait-on hors de son royaume ?
Dans son royaume le sait-on ?

« Oh ! le vrai pays de cocagne !
Murmurai-je en me retirant ;
Décidément, en Allemagne,
C'est à peu de frais qu'on est grand. »

CES BONS « KAMARADES »

Dans une réunion de « Sozialdémokrates » a Berlin

UN ANTIMILITARISTE FRANÇAIS

Oui, camarades, notre rêve
Demain va se réaliser,
Si tous, pour cette sainte grève,
Vous voulez vous coaliser.

Les temps sont mûrs, l'aube est éclose,
De nous seuls dépend notre sort ;

Pour que notre idéal s'impose,
Il nous suffit d'un simple accord.

Un simple accord, et, sans rivale,
Dans le monde ressuscité,
Au lieu de la force brutale
Régnera la fraternité !

UN ALLEMAND

Bravo ! Comme cette éloquence
Remue et réchauffe le cœur !
Quel champ elle ouvre à l'espérance !
Plus de haine, plus de rancœur !

L'ANTIMILITARISTE

Notre programme ? En cas de guerre,
Ne plus nous laisser harnacher
Au char de mort comme naguère.
Saboter au lieu de marcher.

En quatre jours, pas davantage,
Le militarisme est perdu.

TOUS LES ALLEMANDS

Bravo ! Vive le sabotage !

L'ANTIMILITARISTE

Ainsi, frères, c'est entendu :

Que tambour batte ou clairon sonne,
N'écoutons tambours ni clairons ;
A l'appel guerrier que personne
Ne réponde ! Nous le jurons ;

A vous.

UN SECOND ALLEMAND

Oh ! nous, c'est autre chose.

L'ANTIMILITARISTE

Comment ! Vous reculez, alors !

LE SECOND ALLEMAND

Nous brûlons pour la grande cause,

Mais...

L'ANTIMILITARISTE

Quoi ?

LE SECOND ALLEMAND

Nos maîtres sont trop forts.

Que peut un roseau contre un chêne ?
Nous nous ferions pulvériser.

L'ANTIMILITARISTE

Vous vous résignez à la chaîne ?

LE PREMIER ALLEMAND

Vous êtes là pour la briser.

Sur la route où traînent les nôtres,
Vos pas ignorent les arrêts !
Vous fûtes toujours les apôtres
Et les artisans du progrès.

C'est vous que le monde contemple.
Premiers-nés de la liberté ;

A vous de lui donner l'exemple
Pour le bien de l'humanité.

Allez donc, pas de défaillance !
Du joug qui nous courbe le front
En attendant la délivrance,
Nos vœux vous accompagneront.

Au nom de la sainte justice,
Debout, camarades, debout!

LE SECOND ALLEMAND

Pour que le rêve s'accomplisse,
Frères, tenez bon jusqu'au bout !

LE PREMIER ALLEMAND

Votre France sera meurtrie
Sans nul espoir de lendemain ;
Mais qu'est-ce donc que la patrie,
Quand il s'agit du genre humain?

CHŒUR DES VASSAUX DE LA PRUSSE

Jadis nous étions de vrais rois,
Nous n'en sommes plus que l'image :
Mieux vaut aujourd'hui qu'autrefois.
On s'amuse bien davantage.

Autrefois de la royauté
Nous supportions la lourde chaîne :
Qui règne avec autorité,
Du peuple s'attire la haine.

Tous nos pas étaient critiqués
Dans la presse avec amertume ;
Pas moyen, sans être attaqués,
De mettre un pied sur le bitume.

Que notre commerce allât mal,
Qu'un ivrogne battît sa femme,
Il n'était guère de journal
Qui sur nous n'en jetât le blâme.

Mais aujourd'hui, de pareil rien !
Allégés de pouvoirs antiques
Par notre grand maître prussien,
Nous ne craignons plus les critiques.

Régner, pour nous, n'est plus malin :
Si jamais quelque chose cloche,
On sait que ça vient de Berlin,
Et nous vivons sans anicroche.

Le kaiser réglant tout pour nous,
A notre oreille plus de puce :
Ah ! pour des rois comme il est doux
D'être régentés par la Prusse !

LE RACOLEUR

On sait que, dans ces derniers temps,
S'est établie en Allemagne
Une ligue de militants
Pour faire une active campagne

Contre les crimes inédits
Que la France, l'âme légère,
Laisse commettre à des bandits
Dans la légion étrangère.

Un gros bonnet du comité,
Dont la bourse égale la panse,
A même, ô générosité !
Promis cent marks de récompense

A qui mettrait en son pouvoir
Un de ces agents légendaires
Qu'un bon ligueur partout croit voir,
Racolant des légionnaires.

Or, à Bade, le mois dernier,
Teint fleuri, visage fadasse,
S'arrêtait la fleur du panier
Des riches immigrés d'Alsace.

A l'hôtel, pendant le repas,
Il remarqua près de sa table
Quelques soldats, — oui, des soldats !
Oh ! quel exemple lamentable ! —

Qui, tout haut, causaient en français !
Du français ! mais c'était un crime !
Notre Allemand, dans un accès
De colère bien légitime

Qui lui coupa net l'appétit,
— On mange peu quand on s'emporte —
Se leva de table et sortit
Pour les attendre sur la porte ;

Car, si franc qu'il fût du collier,
Il n'osait, de peur d'un scandale
Dont se fût froissé l'hôtelier,
Les apostropher dans la salle.

Comme il déclarait carrément
Aux coupables qu'un militaire
Doit toujours parler allemand,
Du moins en public, ou se taire,

Et que ceux-ci, des Strasbourgeois,
Gais lurons prompts à la parade,
En bon français, d'un air narquois,
Répondaient à son algarade.

Le brave hôte, entendant de loin
Le son de la langue proscrite,
S'imagina — sur pareil point
L'imagination va vite —

Que ce gros bonhomme ventru,
Malgré sa tudesque apparence,
Devait être — qui donc l'eût cru ? —
Un racoleur venu de France.

Sans rien dire de ses soupçons,
Tout près de la porte il se glisse
En chargeant un de ses garçons
D'aller lui chercher la police.

Bientôt accourent trois agents
Auxquels il explique les choses ;
Ces messieurs, trop intelligents
Pour ne pas voir le pot aux roses,

S'emparent du dit racoleur.
— Il proteste. — « Pas de riposte ! »
Et voilà que, fou de fureur,
Ils vous le conduisent au poste.

Là, le malheureux, de nouveau,
A pleins poumons crie à la fable,
S'indigne, beugle comme un veau :
La police est inexorable.

Eh bien ! qu'on aille à son hôtel
Et qu'on apporte sa valise !
Lui, racoleur ! Il est un tel,
Il a des papiers, qu'on les lise !

Le commissaire voulut bien
Accéder à cette requête,
Et la valise, en moins de rien,
Fut sur la table, toute prête.

Silencieux mais goguenard,
Il se mit alors à sourire,
Et, l'ouvrant sans plus de retard,
Sortit les papiers pour les lire.

Mais à peine eut-il commencé,
D'un air important, sa lecture
Devant son captif courroucé,
Qu'il fut tout en déconfiture.

Penaud, jusqu'au sol s'inclinant,
De plates excuses prodigue,
Il l'élargit incontinent :
— C'était un membre de la Ligue !

HYMNE GUERRIER

Du puissant César allemand
Nous sommes les légionnaires ;
Qu'il frappe du pied seulement,
Et nous brandissons nos tonnerres.

Commandés par des gens bien nés,
Presque tous d'antique origine,
Nous nous estimons fortunés
Devant eux de courber l'échine.

Quand ils se mettent en courroux,
Leur main, certes, n'est pas légère,
Mais c'est un grand honneur pour nous
Que d'être en butte à leur colère.

Sous ces officiers diligents
Notre discipline est parfaite :
Soldats, caporaux et sergents,
Nous marchons tous à la baguette.

Notre esprit et notre gaîté,
Notre ardeur, notre entrain superbe,
Comme notre légèreté,
Partout sont passés en proverbe.

Pour méconnaître nos vertus,
Qu'il faut avoir l'âme méchante !
Nous ne sommes jamais battus
— Que par nos chefs, quand ça leur chante.

MODERNES ALCHIMISTES

Le diable, dans une tournée,
Se dit tristement vers le soir :
« J'ai presque perdu ma journée ;
Si, pour m'égayer, j'allais voir

« Mes excellents amis de Prusse ?
En nous chauffant au coin du feu,
Nous blaguerons Français et Russe,
Et nous comploterons un peu. »

De la Prusse il prit donc la route.
Les hommes d'État du pays,
Ce soir-là, rongés par le doute,
Par l'inquiétude envahis,

Tentaient tous un effort suprême,
Dans un mystérieux réduit,
Pour résoudre le noir problème
Qui les harassait jour et nuit.

Spectacle étrange ! Des cornues,
Des creusets près d'un alambic,
De fauves liqueurs inconnues,
Des sels, des yeux de basilic,

Et, l'air sombre, l'angoisse à l'âme,
Tous ces messieurs se démenant,
Des fourneaux activant la flamme
Et sur leurs poisons s'inclinant.

Le diable, à travers les murailles
Entrant soudain, fut quelque temps
A reconnaître ses ouailles
Dans ces alchimistes... latents.

Enfin, d'une voix sardonique :
« Que faites-vous là, leur dit-il,
Messeigneurs ? De la politique
Vous ne tordez donc plus le fil ?

« Dans cette singulière salle,
C'est plus qu'un vulgaire élixir,
C'est la pierre philosophale
Que vous suez à découvrir !

« Par mes cornes, elle est bien bonne !
Des hommes d'État ! Oh ! là là !
— Votre Majesté me pardonne,
Fit l'un d'eux, ce n'est pas cela.

« Helas ! non, c'est tout autre chose !
Nous tâchons — sans savoir comment —
D'opérer la métamorphose
D'un Alsacien en Allemand ! »

UN LÉGIONNAIRE

« MADE IN GERMANY »

— Peste ! comme te voilà mis !
As-tu donc fait un héritage ?
A peine si je t'ai remis ;
Mes compliments ! Quel beau plumage !

Tu n'avais pas tout ce clinquant
A notre dernière rencontre,
Tu t'en souviens ? à Berlin, quand
Tu venais de vendre ta montre.

Dis-moi... — C'est bien simple : voici
Ma courte et véridique histoire :
Mourant de faim, de soif aussi,
J'étais dans la misère noire.

Plus d'argent et plus de crédit,
Pas même chez la boulangère.
Je songeais, fait comme un bandit,
A la légion étrangère,

Quand je rencontrai sur le cours
Un monsieur fort bien, ma parole,
Que j'avais connu dans les jours
Où je puisais en plein Pactole.

Je voulais fuir dans mon émoi,
Tant ma détresse était profonde,
Mais lui, pas fier, s'enquit de moi
Comme si j'étais de son monde.

Il avait l'air si bon enfant
Que mon cœur, tout de suite à l'aise,
Secoua ce poids étouffant,
La honte, qui sur les gueux pèse,

Et qu'en causant je lui fis part
De ma position critique
Et de mon imminent départ
Pour les bords lointains de l'Afrique.

« Voilà qui tombe on ne peut mieux »,
Fit-il avec un gai sourire.
Je le regardai dans les yeux,
Ne sachant ce qu'il voulait dire.

« Je comprends, vous êtes surpris :
On va vous exposer l'affaire.
Je suis chargé, pour un bon prix,
D'embaucher un légionnaire.

« — Mais je ne le suis pas encor.
— Vous voulez l'être, c'est tout comme :
Quand il s'agit d'un marché d'or,
Dans votre état! dit le brave homme.

« Vous possédez tout ce qu'il faut
Pour jouer votre petit rôle ;
Oui, la cuirasse est sans défaut,
Vous pouvez nous prêter l'épaule.

« Les yeux caves, le teint défait,
Le corps maigri par la misère,
Parole d'honneur, c'est parfait.
— « Mais enfin », lui dis-je en colère.

Car au nez ce portrait sans fard
Me faisait monter la moutarde,
« M'expliquerez-vous sans retard
En quoi l'affaire me regarde ?

« — Écoutez donc ! Mon comité,
Dans une imposante campagne,
Veut, au nom de l'humanité
Et pour le bien de l'Allemagne,

« Soulever l'indignation
Contre les horreurs sans limite
De cette infâme légion,
Trois fois et quatre fois maudite.

« Il organise un peu partout
De vastes meetings populaires
Où, pour provoquer le dégoût.
Parleront des légionnaires.

« Mais ces hommes-là sont de fer :
Malgré les traitements barbares
Qu'ils subissent dans leur enfer,
Ceux qui le quittent sont fort rares,

« Et, ne pouvant mettre la main
Sur un déserteur authentique,
Dans un noble zèle germain,
Que voulez vous ? on en fabrique.

« Vous en serez un... fabriqué,
Qu'avec un drapeau tricolore
On dira tout frais débarqué
Du terrible rivage maure,

« Et vous n'aurez qu'à raconter,
En les ornant de fioritures,
Au public charmé d'écouter,
Vos effroyables aventures.

« Pour être sûr d'un succès fou,
Avant de monter sur l'estrade,
Au bras, au front ou bien au cou
Peignez-vous quelque estafilade.

« Feignez d'être tout éclopé,
Et criez fort, comme finale :
— Ah ! mes amis, j'en ai soupé,
De leur légion infernale ! — »

Pour un pauvre gueux comme moi
L'offre était vraiment non pareille ;
J'acceptai sans honte, et, ma foi,
Tout marche, mon cher, à merveille.

J'avais la frousse en commençant,
Ces micmacs pouvaient sembler louches ;
Mais non, triomphe étourdissant !
Le public est un gobe mouches ;

Et, brandissant mon gonfanon
Aux bruyants bravos de la foule,
J'invente un tas d'horreurs sans nom
A vous donner la chair de poule.

Et l'on crie : « A bas les Français !
C'est révoltant ! Quel vandalisme ! »
Si bien que, fiers de mon succès,
Ravis dans leur patriotisme,

Mes patrons sont d'une bonté
Positivement fantastique :
J'ai trouvé dans ce comité
Un véritable oncle... d'Afrique.

Et, du plus profond de mon cœur,
Je bénis à la cantonade
La légion qu'avec rancœur
Je maudis tant sur mon estrade.

Par son moyen je suis huppé,
J'ai toujours fameuse cuisine,
Et, si je n'en ai pas soupé,
Je puis bien dire que j'en dîne.

« UNE GRENOUILLE VIT UN BŒUF »

Chez un vénérable bourgmestre
Aux énormes lunettes d'or
La Prusse, toute jeune encor,
Aperçut un globe terrestre.

Elle en admira la rondeur
Et demanda brusquement : « Qu'est-ce ? »
Et, devant la petite altesse,
S'inclinant bas avec raideur,

Le bourgmestre dit : « C'est le globe,
Madame, le globe où l'on a
Dépeint la terre, et vous voilà,
Dans ce carré couleur de l'aube. »

La Prusse se haussa pour voir.
« Oh ! fit-elle, que je suis plate !
C'est moi, ça ! mais c'est une latte ! »
Et, portant aux yeux son mouchoir :

« Je veux être ronde, dit-elle,
Ronde comme le globe est rond. »
Le bourgmestre courba le front.
Mais, à la vérité fidèle,

Répondit avec gravité :
« Seule la terre est une sphère ;
Il faudrait posséder la terre
Pour avoir sa rotondité. »

Abasourdie à ce langage,
La Prusse, s'essuyant les yeux,
Cria d'un ton impérieux,
Comme un mioche qui n'est pas sage

Et qui se bute à son désir :
« Le globe est rond, je serai ronde ;
S'il me faut m'emparer du monde,
Je le prendrai pour m'arrondir. »

Elle sortit, claquant la porte,
Et le vieillard dit en riant :
« Quelle enfant ! C'est stupéfiant !
Mais c'est vraiment qu'elle s'emporte ! »

Il mourut. La Prusse grandit,
Mais s'obstina dans son caprice :
Sans aucun souci de justice,
Il fallait qu'elle s'arrondît.

C'était une monomanie :
A l'âge où l'on rêve à l'amour,
Elle ne songeait nuit et jour
Qu'à voler la Poméranie.

Dès qu'elle l'eut prise, arme au poing :
« Suis-je ronde ? » s'écria-t-elle.
Une autre voix, au vrai fidèle,
Dit : « Nenni, vous ne l'êtes point. »

Se remettant à la besogne
En déguisant son déplaisir,
Elle réussit à saisir
La Silésie et la Pologne,

Et, tout heureuse, demanda :
« Cette fois, ne suis-je pas ronde ? »
La voix dit : « Pas le moins du monde. »
Et la Prusse longtemps bouda...

Après la sanglante défaite
Qu'elle souffrit près d'Iéna,
Chez elle elle se confina ;
Puis, soudain quittant sa retraite,

Prit deux duchés au Danemark,
En bloc s'empara du Hanovre,
Et, se jugeant encore pauvre,
Poussée en avant par Bismarck,

Avec une incroyable audace,
Le cœur grisé par le succès,
Osa dérober aux Français
Leur vieille province d'Alsace ;

Et, d'un commun consentement,
Pour couronner cette campagne,
S'adjoignit toute l'Allemagne
Sous le nom d'empire allemand.

« Vous avez le droit d'être fière,
Dit quelqu'un, — et tous d'applaudir, —
Mais vraiment, pour vous arrondir,
Il vous faudrait la France entière. »

La France ! quel morceau tentant !
Quelle annexion sans pareille !
La Prusse se gratta l'oreille :
« Allons-y ! fit-elle, — et pourtant

« Je ne suis pas encore prête ;
Si formidable que je sois,
Il faut réfléchir à deux fois
Pour une aussi grosse conquête. »

Au nom de tous les Allemands
S'acharnant alors à ce rêve,
Et, présomptueuse, sans trêve
Multipliant les armements,

Dans un suprême paroxysme
— Hélas ! plaignez son triste sort —
Elle mourut de male mort
En se rompant un anévrisme.

VIEUX CHIFFONS

Vieux habits ! Vieux bouts de papier !
Vieux chiffons ! Voici le fripier !

Teutons, c'est le fripier qui passe :
Écoutez son cri familier,
Et que chacun se débarrasse
A l'exemple du chancelier.

Sot respect de la signature
Qu'on appose au bas d'un traité,

Foi du serment, folle droiture,
Pusillanime honnêteté,

Chaînes d'antan, vaines entraves
Faites pour barrer le chemin
Aux peuples nés pour être esclaves,
Mais que méprise un vrai Germain,

Derniers vestiges de faiblesse,
Liens qui ne sauraient lier,
Et que, dans sa mâle rudesse,
Brisa d'un coup le chancelier,

Vieux chiffons, vieux bouts de papier,
Vieil honneur, — allons, au fripier !

CHŒUR DE JOURNALISTES TEUTONS

Beaumarchais avait bien raison,
C'était un homme de génie :
Quelle arme que la calomnie !
Quel subtil et fatal poison !

Qu'aucun de nous ne se repose !
Calomnions ! calomnions !
Des mensonges que nous crions
Il reste toujours quelque chose.

L'honneur est un vain sentiment,
Marque d'un esprit minuscule :
Ni fausse honte ni scrupule,
Tel est le mot d'ordre allemand.

Mentons comme un autre respire,
A nos rancunes libre cours !
Mentons encor, mentons toujours,
C'est pour le salut de l'empire.

Qu'est après tout la vérité ?
Une étrangère, une inconnue,
Dans un puits une femme nue :
Nous abhorrons la nudité.

Laissons donc à la France indigne
Un spectacle aussi corrupteur,
Et sur le démon tentateur
Mettons une feuille de vigne.

Que tous les jours de nos journaux
S'épanche à flots la calomnie,
Comme la bière bien brunie
Coule, écumante, des tonneaux.

Allons, que nul ne se repose !
Calomnions ! calomnions !
Des mensonges que nous crions
Il reste toujours quelque chose.

LE DOCTEUR KRUPP

La scène se passe dans une université allemande.

A votre illustre compagnie,
Éminentissimes docteurs,
Des dogmes de la Germanie
Inlassables propagateurs,

Apôtres fidèles du glaive
Dans un monde où sa foi décroît,
Qui, bien haut, proclamez sans trêve
Que de la force naît le droit,

Sûrs soutiens de la dictature,
Représentants au fier renom
De la sacro-sainte culture
Qui s'enseigne à coups de canon,

— *Honoris causâ* je propose
De recevoir dans notre sein
Le défenseur de notre cause,
Le glorieux fondeur d'Essen !

— *Dignus, dignus est intrare*
In nostro docto corpore.

— C'est grâce à lui que la Belgique,
Debout contre notre étendard,
Voit voler, ô ruine épique !
En vils éclats ses trésors d'art.

— *Dignus, dignus est intrare*
In nostro docto corpore.

— C'est grâce à lui que, pierre à pierre,
Signe éloquent de nos succès,
Tombe tous les jours en poussière
L'orgueil de Reims et des Français.

— *Dignus, dignus est intrare*
In nostro docto corpore.

— C'est grâce à lui qu'en tant de villes
Qu'aucune enceinte ne défend,
Périssent, victimes faciles,
Le vieillard, la femme et l'enfant.

— *Dignus, dignus est intrare*
In nostro docto corpore.

— Ce sont ses obus et ses bombes
Qui, sur les hôpitaux lancés,

Font d'innombrables hécatombes
De malades et de blessés.

— *Dignus est*... Hoch ! hoch ! hoch ! houp ! houp
Vive à jamais le docteur Krupp !

FRITZ A GRETCHEN

I

Avant la Bataille de la Marne

Ma blonde Gretchen au cœur tendre,
Trésor d'amour et de bonté,
Trois mots seulement pour te rendre
L'esprit libre sur ma santé.

Je me porte toujours de même ;
J'ai conservé ma faim de loup,
Et je mange comme je t'aime,
C'est-à-dire beaucoup, beaucoup.

— Eh bien ! Soyons justes, la France,
C'est le pays des mets tentants ;
Aussi ce qu'on y fait bombance,
Ma chère, aux frais des habitants !

Le bon vin qu'on y trouve à boire,
Dans toutes les caves caché !
Je ne parle pas de la gloire,
Ça, c'est par-dessus le marché.

Nos triomphes, tu dois les lire,
Chaque jour, dans le *Bulletin ;*
Ce que les journaux n'osent dire,
Tu devines, c'est le butin.

Pour toi — tu sais que je me flatte
De me connaître en bric-à-brac —
De ce qui tombe sous ma patte
Je mets le meilleur dans mon sac :

Un collier, de fines dentelles,
Une montre et sa chaîne, en or,
Un face-à-main et des jumelles,
Et tout ça, ce n'est rien encor.

Le colonel, le capitaine;
Jurent que Paris sera pris
Avant la fin de la semaine :
Je me réserve pour Paris !

II

Après

Non, vraiment, ce n'est pas de chance !
A nos succès quel lendemain !
Pour saisir la clef de la France
Nous n'avons qu'à tendre la main ;

On s'embrasse, on se félicite,
— Quand voici qu'éclatent des cris :
Il faut déguerpir au plus vite,
Le choléra règne à Paris

Le choléra ! Quelle misère !
Les Français, les Anglais, c'est bon,
Mais allez donc faire la guerre
A la peste à coups de canon !

Alors, quoi ? c'est la reculade :
Les cavaliers, les fantassins,
Tout se sauve à la débandade
Pour gagner des lieux moins malsains.

On est enfin — que je t'explique... —
Ma foi, je ne sais pas trop où,
Mais dans un coin hygiénique
— Sauf que l'eau vous monte au genou.

Adieu, bon vin, fines bouchées !
On ne pille plus l'habitant ;
On vit terré dans des tranchées,
Noyé plutôt, et l'on attend.

Les Welches vont chanter victoire :
On aura cané devant eux...
— Je la vois d'ici, leur histoire —
Mais laisse-les chanter, les gueux !

Ils ne perdront rien pour attendre :
Leur maudit Paris, on l'aura
— Dès le jour qu'on pourra le prendre
Sans attraper le choléra.

Savants ? Oh ! sans doute, ils le sont :
Plus d'un même est savantissime.
Ils fouillent leur partie à fond,
Mais que leur partie est infime !

Et, hors de là, pour eux plus rien :
Myopes de l'intelligence,
Leur regard sur un point voit bien,
Mais il ne voit pas la Science.

Ils se la partagent entre eux :
Chacun, n'en prenant qu'un atome,
En ignore l'ensemble, heureux
Sur son lot s'il compile un tome.

Cloîtré dans son compartiment
Comme en sa cellule un ermite,
Il poursuit méthodiquement
Son obscur labeur de termite,

Et, de son microcosme épris,
N'a qu'indifférence profonde
Ou, pis encore, que mépris
Pour le reste du vaste monde.

Esprits fragmentaires partout,
Cerveaux fermés à la synthèse,
Il en faudrait, pour faire un tout,
Beaucoup plus de quatre-vingt-treize.

Aussi, parmi ces savants-là
Aux yeux encerclés de lunettes,
Panégyristes d'Attila,
Avocats du crime, prophètes

Et grands prêtres de la « Kultur ».
Arbitres aux fausses balances,
Conseillers et valets de cour,
Professeurs, docteurs, Excellences,

Philosophes, historiens,
Linguistes, physiciens, chimistes,
Érudits éplucheurs de riens,
Tous tant qu'ils sont spécialistes

Dans leur petit coin cantonnés,
De quelque titre qu'on les nomme,
Je vois des pédants galonnés:
— C'est en vain que je cherche un homme.

LE BOURGMESTRE DE BRUGES

Au Barbare extorsionnaire
Qui veut rançonner sa cité,
Le bourgmestre, un octogénaire,
Résiste avec ténacité.

Le Hun, qu'irrite cette audace,
Le menace d'un ton grossier ;
Mais lui, calme sous la menace,
Toise froidement l'officier.

« La mort, dit-il, mais pas d'outrage.
J'ai droit que même un Allemand
Montre quelque égard pour mon âge :
Fusillez-moi, mais poliment. »

LES ZEPPELINS

Vivent nos vaillants Zeppelins.
Ces fils ailés de l'Allemagne !
Les Français seront bien malins
Si contre eux ils tiennent campagne.

Encore un qu'on vient d'achever :
Avec quel frisson d'espérance
La foule l'a vu s'élever
Et partir, le cap sur la France !

C'est que, pour eux, plus de hasard,
Plus de doute, plus d'inconnues ;
Ils font flotter notre étendard
Triomphalement dans les nues.

Gloire à la fière majesté
De ces hardis oiseaux de guerre,
Qui, par la bleue immensité,
Dans leurs flancs portent le tonnerre !

Quel pouvoir exterminateur !
Que d'effroyables hécatombes,
Lorsque, de toute leur hauteur,
Ils laisseront pleuvoir les bombes !

Sous leurs formidables assauts,
Comme les murailles de pierre,
Les clochers et les hôpitaux
S'évanouiront en poussière !

Nargue des autres appareils!
A nos dirigeables la palme !
Ils n'ont vraiment pas leurs pareils,
— Surtout quand l'atmosphère est calme.

Les Français seront bien malins
Si contre eux ils tiennent campagne :
Vivent nos vaillants Zeppelins,
Ces fils ailés de l'Allemagne !

Ils volent vite, ils volent haut,
Non moins redoutables qu'agiles :
On ne leur connaît qu'un défaut,
— C'est d'être tant soit peu fragiles.

LEUR SCEAU

Ils disent avec assurance :
« Qui peut se comparer à nous ?
La France elle-même, la France
A peine nous vient aux genoux.

« Géants à la fière stature
Qu'entoure un monde d'avortons,
Nous seuls possédons la « Kulture »,
Que nous léguèrent les Teutons.

« De ce glorieux héritage
Nous pourrions, égoïstement,
Jouir en paix et sans partage,
Allemand avec Allemand ;

« Mais notre mission divine,
C'est de répandre la clarté
Qui seuls encor nous illumine
Sur l'univers réconforté,

« C'est de courir sus aux ignares,
Et, quand nous les aurons battus,
De leur inculquer, trésors rares,
Notre science et nos vertus.

« A nous force et pouvoir ! Nous sommes
Ceux en qui le ciel s'est complu,
La race unique des surhommes,
Le peuple roi, le peuple élu.

« Dans sa prescience profonde
Veillant sur nous dès le berceau,
Pour vaincre et régenter le monde
Dieu nous a marqués de son sceau. »

— Ah ! du cuistre jusqu'au monarque,
Sur leurs fronts déséquilibrés
Est-il besoin d'aucune marque
Pour voir que tous ils sont timbrés ?

LA BONNE AVENTURE

Ils ont assouvi leur haine,
Les foyers sont dévastés ;
Dans la ville belge, à peine
Cent Belges sont-ils restés.

Du Kaiser la soldatesque
Dans ce deuil prend ses ébats,
Et sème la fleur tudesque,
La « Kultur », sur les gravats.

Trois soudards, dans une rue,
Titubent, de boisson pris.
Devant eux est apparue
Une femme aux cheveux gris

Qu'un jeune enfant accompagne :
Muette, le front baissé,
Furtivement elle gagne
Son toit qui pend, fracassé.

« Eh ! ne fais donc pas la fière,
Lui crie un des trois. Morbleu !
Quelle tête de sorcière !...
Une idée... Écoute un peu ;

« Dis-nous la bonne aventure :
Tu dois savoir, j'en suis sûr,
— Ça se voit à ta figure —
Passé, présent et futur. »

La pauvre vieille grand'mère
Les regarde avec stupeur
Et se tait ; mais la colère
L'emporte enfin sur la peur.

« Oui, je la sais, votre histoire.
Et d'abord, votre passé,
Je le lis dans mon grimoire,
En lettres de sang tracé.

« Je vous vois, devant les flammes
D'un village, triomphants,
Poursuivre de faibles femmes
Et massacrer des enfants...

— « Parfait ! » dit le misérable
Qui ne peut plus se tenir ;
Et tous de rire. « Admirable !
Et maintenant, l'avenir. »

— L'avenir ? Elle s'arrête,
Hésite, l'air soucieux ;
Mais soudain, levant la tête,
Un éclair de haine aux yeux :

« Vous le voulez ? A votre aise :
Sachez donc qu'avant un mois
Dans une embuscade anglaise
Vous serez pris tous les trois,

« Devant un conseil de guerre
Interrogés, confondus...
— Et l'on pend en Angleterre ! —
Vous serez tous trois pendus ! »

Ah ! c'en est fini de rire,
Ce mot glace les bandits ;
Sans même oser la maudire,
Ils s'éloignent, interdits.

Et l'enfant, que tient la vieille
D'une main tremblant d'émoi,
La tire, puis à l'oreille :
« Comment savais-tu, dis-moi... »

Alors la vieille, tragique,
Lui répond en sanglotant :
« Petit, dans notre Belgique,
Tous, ils en ont fait autant ! »

?

Depuis que, sous la Prusse unie,
Tu subis son joug redouté,
Qu'ont fait tes fils, ô Germanie,
De leur ancienne probité ?

Leur sol n'est plus qu'une officine
Où la fraude règne partout ;
Leur beurre est de la margarine,
Dans leur huile entre un peu de tout :

Leur miel n'a pas connu l'abeille,
Nulle poule ne pond leurs œufs,
Leur vin ne vient pas de la treille
Ni des vaches leur lait crayeux ;

Leur fleur de farine est en plâtre,
Leur sucre, leurs bonbons, *id.*. *id.*.
Leur ivoire en pâte jaunâtre,
Leur écaille en celluloïd.

Quoi qu'on touche, même mécompte :
Leurs vitraux sont en papier peint,
Leur marbre en stuc, leur bronze en fonte,
Et leur bois de rose en sapin ;

Leurs perles fines sont en verre,
Leur cuir d'art en simple carton,
Leur argent en fer-blanc vulgaire,
Leur or en vulgaire laiton.

De la camelote allemande
Lorsque l'on fait ainsi le tour,
L'esprit effaré se demande
En quoi peut être leur « Kultur ».

« KALES »

Les Prussiens ont inscrit le nom de Kales sur la gare d'Ostende pour faire croire aux soldats amenés du fond de l'Allemagne qu'ils arrivent à Calais.

« Pour triompher de l'Angleterre
Il me faut Calais à tout prix,
A dit Guillaume, autoritaire ;
Sous huit jours, je veux qu'il soit pris. »

A peine l'ordre de sa bouche
Sort-il, qu'en un suprême effort
Du Kaiser la horde farouche
Se rue, ardente, vers le port.

« *Vorwœrts ! Vorwœrts !* » Le canon tonne,
Les balles se croisent dans l'air ;
Sous le ciel bas et monotone
Les sabres jettent leur éclair.

Calais, cependant, est tranquille ;
Les alliés, de toutes parts,
De leurs poitrines à la ville
Font d'inexpugnables remparts.

Vingt fois la lutte recommence,
Vingt fois des Huns les flots pressés,
Véritable mer en démence,
Par les nôtres sont repoussés.

« Contre ce mur d'airain que faire ? »
Songe le Kaiser, atterré...
Soudain son front sombre s'éclaire,
Le ciel l'a lui-même inspiré.

Jadis, lorsque, en rase campagne
Prié de prouver son pouvoir,
Mahomet somma la montagne
Jusqu'à ses pieds de se mouvoir,

La voyant à sa voix rebelle,
Il dit simplement, d'un ton doux :
« Mes amis, nous irons vers elle,
Puisqu'elle ne vient pas vers nous. »

Guillaume, sans doute, à sa place,
L'eût avec quelques régiments
— Voire seul, par un coup d'audace —
Arrachée à ses fondements ;

Car, plus fort que le grand prophète
Par le Dieu germain adopté,
S'indignant que le monde admette
Un obstacle à sa volonté,

Pour sauver la gloire allemande,
Malgré Belges, Français, Anglais,
Il vient jusqu'en gare d'Ostende
D'un mot de transporter Calais !

PROCLAMATION A LA FLOTTE ALLEMANDE

Glorieux marins d'Allemagne
Qui, sur nos puissants cuirassés,
Dès le début de la campagne
Près de nos arsenaux massés,

Derrière vos mines à l'aise,
Sans vous exposer à ses coups
Bravez de loin la flotte anglaise,
Le Kaiser est content de vous !

Tandis qu'heureux, vos camarades,
Libres de suivre leurs penchants,
De leurs sous-marins, hors des rades,
Torpillent les bateaux marchands,

Et, dans un dédaigneux mutisme,
Sèment le désastre et la mort,
Il sait quel tranquille héroïsme
Il vous faut pour rester au port.

Votre constance ferme et fière
A refréner depuis des mois,
O marins, votre ardeur guerrière,
Vaut le plus brillant des exploits.

Émerveillez toujours le monde
Par ce courage clandestin :
De votre inaction féconde
Dépend notre futur destin.

Tenez-vous, stoïques, dans l'ombre.
Fuyez le combat, vos amours ;
Vous n'êtes pas encor le nombre.
Gardez-vous pour de meilleurs jours.

Qu'on sache bien en Angleterre
Que si le sort, pour nous amer,
A nos vœux refuse la terre,
Notre avenir est sur la mer !

COMMENT ON LES TROMPE

Pour remonter le courage des soldats du Kaiser, on envoie à ceux qui sont sur le front occidental des cartes postales portant ces mots : *Gruss aus Petersburg*, tandis que ceux du front oriental en reçoivent avec cette inscription : *Gruss aus Paris*.

I

Dans une tranchée, en Argonne.

Quel temps ! Il vente, il neige, il pleut,
Mais surtout, oh ! surtout il tonne !
Par un ciel noir, par un ciel bleu,

C'est sans répit le même orage,
La même avalanche de fer :
Leur soixante-quinze fait rage
Comme un vrai démon de l'enfer.

Ah ! que nous sommes loin de compte !
Que de rêves évanouis !
L'avance avait été si prompte,
Nous étions si près de Paris !

Tout à coup changement de scène,
En hâte il nous faut revenir ;
Adieu, bords fleuris de la Seine,
Sur l'Oise on a peine à tenir.

Ici non plus, ça ne va guère ;
On se bat ferme, on tape dur,
On creuse, on mine... Rien à faire ;
Ces Welches, on dirait un mur.

Grâce à Dieu, là-bas, en Russie,
Dans leur élan impétueux
Nos soldats, mer toujours grossie,
Font tout chavirer devant eux.

Voici qu'une carte m'arrive
Où je lis : *Gruss aus Petersburg!*
Trois mots, pas plus, mais quels mots ! Vive
Notre vaillant von Hindenburg !

Fini, le géant moscovite !
Prisonniers, le tzar et sa cour !
Et la Triple-Entente s'effrite...
Anglais, Français, à qui le tour ?

II

Sur la rive marécageuse
De la Bzoura.

Pays de loups,
Vent glacial, terre fangeuse,
Souvent de l'eau jusqu'aux genoux.

Pas folichonne, notre vie.
Encor si nous avions l'espoir...

On nous dit bien : « A Varsovie ! »
A Varsovie ? Oui, vas-y voir !

On n'en connaît que trop la route ;
Ils nous la jalonnent, nos morts
Tombés dans la grande déroute,
Et demain serons-nous plus forts ?

« Pauvres Russes ! troupeau d'esclaves ! »
Les blaguait-on, hein ? mais, mon vieux,
Esclaves ou non, tous ces Slaves
Pas plus que nous n'ont froid aux yeux.

Ce qu'ils nous en font voir de dures !
Pas à dire, nous reculons,
Et les jours, tu te le figures,
Quoique courts, nous semblent bien longs.

Par bonheur, tout prospère en France :
A chaque instant nouveau succès ;

Malgré leurs grands airs d'assurance,
Ils sont écrasés, les Français !

Tous ces bulletins de victoire,
Ces triomphes en vingt endroits,
Paraissaient trop beaux pour y croire :
Sceptique, j'en doutais parfois :

Mais je reçois au moment même
Une carte : *Gruss aus Paris !*
Dieu soit loué ! Le but suprême,
Nous y sommes : Paris est pris !

LES YEUX CREVÉS

Après s'être, au sac de Louvain,
Souillés gaîment de tous les crimes,
Que la force, leur droit divin,
Leur semble rendre légitimes,

Devant le sursaut de dégoût,
D'indignation, de colère,
Qui, vengeur, accueille partout
Cette démence incendiaire,

Impénitents mais stupéfaits,
Pour pallier leur félonie,
Les Huns couronnent leurs forfaits
D'une odieuse calomnie.

— Que veulent dire tous ces cris
Pour cinq ou six vieilles murailles ?
D'ailleurs sur eux on s'est mépris.
Ils n'ont qu'usé de représailles.

A juste titre courroucés,
S'ils ont livré Louvain aux flammes.
C'est que les yeux de leurs blessés
Ont été crevés par des femmes ! —

Vraiment, il n'est pas mal trouvé,
Ce factum que leur presse beugle :
Tous même, tous ont l'œil crevé,
— Mais c'est l'orgueil qui les aveugle.

L'orgueil les empêche de voir
Qu'il n'est rien sur terre qui puisse
Pour plus d'un instant prévaloir
Contre l'immanente justice,

Et que, sur la force fondé,
Leur grand empire impérissable
Au choc du droit dépossédé
Demain croulera comme sable.

LA VOIX DES CHOSES

Pour prouver les atrocités commises par les Allemands, on a ouvert dans plusieurs endroits, notamment à Louvain, les fosses où ils avaient enfoui leurs victimes.

Quand on leur jette au visage
Les horreurs qui, chaque jour,
Marquent partout le passage
Des semeurs de la « Kultur »,

Stupéfiants d'impudence,
Ils lèvent au ciel la main
Et jurent leur innocence
Devant leur vieux Dieu germain.

Serments pires que blasphèmes !
Qu'ils s'acharnent à nier :
Leurs hontes, les choses mêmes
Se chargent de les crier.

La lueur des incendies
Qu'ont allumés sans raison
Leurs mains lâchement hardies
Empourpre encor l'horizon ;

La coque toute meurtrie
Des navires-hôpitaux
Accuse la barbarie
De ces Huns occidentaux ;

Les débris des cathédrales
Prises pour cible à canon
Clament jusqu'au ciel : « Vandales !
Vandales ! c'est là leur nom ! »

Et voici qu'où les infâmes,
Bourreaux masqués en soudards,
Ont assassiné des femmes,
Des enfants ou des vieillards,

Les fosses de leurs victimes,
Honteuses de ces forfaits,
Pour témoigner de leurs crimes
Rendent les morts qu'ils ont faits !

LA MORT D'UN GOSSE

Les journaux ont raconté en détail l'héroïque mort du jeune Émile Desprès.

C'est un gosse, treize ans à peine.
Dans le village abandonné,
Les nôtres, une cinquantaine,
Livrent un combat acharné.

Il n'a jamais vu de bataille,
Et, quand les vieux, au désespoir,
Sont partis, fuyant la mitraille,
Derrière il est resté — pour voir.

Partout s'effondrent pierre et brique,
Pas un toit qui ne soit détruit :
Un contre dix, la lutte épique
Depuis le matin se poursuit.

Elle vient pourtant, l'heure sombre
Où les derniers de ces vaillants
Doivent, submergés par le nombre,
Quitter enfin les murs croulants.

Rester encor serait folie :
Que pourraient-ils ? Ils sont si peu !
Le groupe en ordre se replie,
Se retournant pour faire feu.

C'est donc la fin de la bataille ?
L'enfant s'en va, lorsque, adossé
Là-bas contre un pan de muraille,
Il distingue un sergent blessé.

Vite, il approche et l'examine.
« A boire ! Je me sens mourir ! »
Et vers la fontaine voisine
Le gosse aussitôt de courir.

Cependant, âpres au pillage,
Les Boches, poussant de grands cris,
Se sont rués dans le village,
Et, quand il revient, il est pris.

Dans ses yeux se gonfle une larme.
« Allons, dit le chef, indulgent ;
Je te lâche, si, de cette arme,
Tu finis ce chien de sergent. »

Indigné, l'enfant, sans rien dire,
Saisit le mousquet qu'il lui tend,
A la hâte l'épaule, et tire
Sur le bandit à bout portant.

Sur lui se jette alors, farouche,
La horde des Huns ébahis :
Il tombe, un sourire à la bouche,
Fier de mourir pour son pays.

IMMOLATION

A mesure que se prolonge
Le conflit qu'ils ont déchaîné,
Croît le délire du mensonge
Dans l'empire désarçonné.

Les modestes simplement nient,
Pour ne pas voir fermant les yeux ;
Le plus grand nombre calomnient :
Tous, ils trompent à qui mieux mieux.

Leur chancelier, au nom du maître
Pour le droit plein d'un fier mépris,
S'obstine à ne pas reconnaître
Les engagements qu'il a pris.

Sans cesse debout sur la brèche,
Leurs diplomates, hardiment,
Tantôt forgent une dépêche,
Tantôt truquent un document.

Dosant la fraude avec science
Pour semer, esprits déliés,
Chez les neutres la méfiance,
Le discord chez les alliés,

Leurs savants docteurs en logique,
Par un argument souverain,
Démontrent que c'est la Belgique
Dont l'armée a franchi le Rhin.

Leurs écrivains, leurs journalistes,
Tripotant et manipulant,
Transforment, adroits alchimistes,
Le plomb en or, le noir en blanc.

Pour des Teutons dont la nature
Semble être toute de rondeur,
Dont l'œil bleu parle de droiture,
De bonhomie et de candeur,

Ah ! quelle douleur ce doit être,
Quelle cruelle extrémité,
Avec cet arsenal de traître
D'assassiner la vérité !

Dans la grande lutte où se joue
Le sort de l'empire allemand,
Leurs soldats — nul qui ne l'avoue —
Se battent désespérément ;

Mais qu'est-ce auprès de l'héroïsme
Des civils, bardés d'impudeur,
Sur l'autel du patriotisme
Immolant jusqu'à leur honneur ?

A L'AMIRAL TIRPITZ

Je ne suis qu'un bon patriote,
En marine fort ignorant,
Mon amiral, mais que la flotte
Jamais ne vit indifférent.

Aussi, soit dit sans flatterie,
Quand j'ai lu votre édit vainqueur
Décrétant la piraterie,
De joie a tressailli mon cœur.

Aller dans l'ombre à la traverse,
Sans souci de leur pavillon,
De tous les bateaux de commerce
Dans les parages d'Albion ;

Sans visite, arrêt ni semonce
Les torpiller en tapinois,
Et, dès que leur coque s'enfonce,
Au mépris de toutes les lois

S'enfuir en laissant l'équipage
Sombrer avec le bâtiment.
C'est un plan où, pur d'alliage,
Brille le génie allemand.

Mais elle est immense, la tâche,
Et nos trop rares sous-marins,
Pussent-ils frapper sans relâche,
N'y suffiraient pas, je le crains.

Il faudrait que, par un miracle
Comme, hélas ! n'en font plus nos dieux,
Nous les vissions, ô fier spectacle !
Tripler, quadrupler sous nos yeux.

Or, voici ce que je suggère.
A quoi servent nos cuirassés ?
Serait-ce pour une autre guerre
Qu'on les garde, au port entassés ?

Leurs équipages, que rebute
Ce stérile et terne loisir,
Soupirent tous après la lutte :
Eh bien ! qu'on cède à leur désir ;

Qu'enfin s'éloignant du rivage
Où si longtemps ils ont gémi
De voir se rouiller leur courage,
Au large ils narguent l'ennemi,

Et, les coulant bas à leur aise
Pour se venger de cet affront,
Les canons de la flotte anglaise
En sous-marins les changeront !

LA BÊTE

« Distinguons, dit, humanitaire,
La dupe aux naïfs sentiments,
Entre la caste militaire
Et le troupeau des Allemands. »

Distinguer ? Frères de nature,
Dans le même moule pétris,
Du même bouillon de culture
N'ont-ils pas tous été nourris ?

Le penseur, l'homme de science,
Pontifes par l'orgueil grisés,
Brûlent d'imposer leur croyance
Aux esprits prussianisés.

Tourmenté d'une soif improbe,
A son comptoir le commerçant
Rêve la conquête du globe,
Dût-il le noyer dans le sang.

L'ouvrier, malgré ses tirades,
Aux maîtres qu'il subit pareil,
Veut expulser les « kamarades »
Pour prendre leur place au soleil.

Dans cette caverne, l'empire,
Du plus grand jusqu'aux plus petits,
Tous, atteints du même délire,
Souffrent des mêmes appétits.

Et si la monstrueuse Bête,
Qui s'épuise en sanglants efforts,
Comme l'hydre a plus d'une tête,
Elle ne forme qu'un seul corps.

L'ISLAM

Poussés par Guillaume Attila
Qui les tient dans sa rude étreinte,
Les Turcs viennent, au nom d'Allah,
De proclamer la guerre sainte ;

Et déjà Guillaume, enchanté,
Croit voir — ô magnifique rêve ! —
Se ruer sur la chrétienté
L'Islam, que leur appel soulève.

Mais l'Islam, au lieu de bouger,
Réfléchit, raisonne, argumente :
C'est pour l'amour d'un étranger,
D'un vil chrétien, qu'on le tourmente !

« D'un chrétien ! répond le Sultan ;
Ghilioun chrétien ! Quel outrage !
A la Mecque, en bon Musulman,
N'a-t-il pas fait pèlerinage ?

« Quand de giaours égorgés
Nos troupes jonchaient l'Arménie,
Ne nous a-t-il pas protégés
Contre l'Europe réunie ?

« N'épand-il pas des flots de sang
Dans cette guerre vengeresse
Pour que flotte encor le Croissant
Sur les Balkans et sur la Grèce ?

« N'immole-t-il pas sans pitié,
En Pologne, en France, en Belgique,
Des prêtres du crucifié
La race impie et fanatique ?

« Lui, chrétien ! Ses bouches à feu,
Ne les a-t-il donc pas braquées
Sur les églises du faux Dieu
Qu'il va transformer en mosquées ?

« Et tel le chef, tels ses soudards :
Livrant les villes d'art aux flammes,
Massacrant enfants et vieillards,
Outrageant, cyniques, les femmes,

« Ils dépassent les Mamelouks
Dans leurs plus sanglantes colères,
Et Kurdes et Bachi-Bouzoucks
En eux reconnaissent des frères. »

Très forts, certes, les arguments
Que ces pauvres Turcs élaborent,
Et, de leur mieux, les Allemands
Par leurs hauts faits les corroborent;

Mais leurs cousins mahométans
A leurs appels restent rebelles,
— Et nos vaisseaux, dans l'entre-temps,
Canonnadent les Dardanelles.

JUSTICE !

Princes nés à l'ombre du trône,
Grands seigneurs, gloire de la cour,
Généraux que la foule prône,
Preux chevaliers de la « Kultur »,

Brûleurs de villes sans défense
Et cambrioleurs de châteaux,
Bourreaux chamarrés de l'enfance,
Nobles bombardeurs d'hôpitaux,

Bientôt l'impartiale Histoire
Les clouera tous au pilori ;
Mais d'abord c'est dans un prétoire
Que leur nom doit être flétri.

Si dans les hasards de la lutte
Ils ne tombent pas sous nos coups,
Si le ciel, différant leur chute,
Les réserve, vivants, pour nous,

Il faut qu'accusés dans les formes,
Condamnés juridiquement,
Ils payent leurs crimes énormes
D'un long châtiment infamant.

Pour eux, point de conseils de guerre ;
Leurs forfaits sont de droit commun :
Juges du malfaiteur vulgaire,
A vous seuls appartient le Hun.

Eh quoi ! ces bandits d'Allemagne
Mourraient d'une balle, en soldats !
Qu'ils aillent languir dans un bagne
Sous la casaque des forçats,

Et que, suant l'ignominie,
Sentant l'univers les honnir,
Ils soient, dans leur lente agonie,
Bourrelés par le souvenir !

RUMEURS DE PAIX

Le bruit se répand à la ronde
Que d'adroits courtiers allemands,
Depuis peu, s'en vont par le monde
Débiter de beaux sentiments,

Verser des pleurs de crocodile
Sur la guerre et sur ses noirceurs
Et chanter comme en une idylle
De l'heureuse paix les douceurs.

Ainsi donc, — je le crois sans peine, —
O Guillaume, ô triste histrion,
Malgré ton allure hautaine
De singe de Napoléon,

Tu trembles que pour ta couronne
L'aube du dernier jour n'ait lui
Et que ton Dieu ne t'abandonne,
Toi qui te cramponnes à lui ;

Tu sens vaciller ton empire
Dont le destin sonne le glas,
Et ton cœur angoissé soupire
Après la paix — que tu troublas.

La paix, oui, lorsque notre glaive,
Vengeant le droit que tu meurtris,
T'aura fait du haut de ton rêve
Tomber aux bas-fonds du mépris,

Lorsque, les ailes déplumées,
Ton aigle, rampant sur le sol,
Sur les nations opprimées
Ne pourra plus prendre son vol,

A ton peuple, par ta déroute
Pour longtemps guéri des combats,
Nous dicterons la paix sans doute,
— Mais pour toi ne l'espère pas !

Non pas du moins la paix de l'âme :
Tu l'as tuée, oh ! sans réveil,
Comme, par une nuit infâme,
Macbeth poignarda le sommeil.

Le jour te verra, solitaire
Et morne, errer dans ton palais,
Ton front las courbé vers la terre
Sous le fardeau de tes forfaits ;

Il t'entendra, vers le Dieu juste
Lançant des imprécations,
Crier, comme à Varus Auguste :
« Rends-moi, rends-moi mes légions ! »

La nuit, hideuses tragédies,
Passeront sous tes yeux hagards,
A la lueur des incendies,
Tous les crimes de tes soudards.

Si tu clos enfin la paupière,
Les cris des victimes, perçant
Pour t'atteindre les murs de pierre,
Te réveilleront, frémissant ;

Et, quand viendra l'heure où succombe
L'esprit, où se dissout le corps,
Ce n'est qu'à regret que la tombe
T'accordera la paix des morts.

CONTRASTE

I

Pas de lune, la nuit est sombre :
Vrai temps de Boche. De leur bois,
Doucement, ils sortent dans l'ombre
Et s'avancent à pas sournois.

De l'ordre, de la discipline,
Oh ! certes, mais de l'entrain, point ;
Les chefs activent la machine,
Qu'ils suivent revolver au poing.

La marche est lente, et loin le terme :
C'est là-bas, au bout du chemin,
Que se dresse la grosse ferme,
But du nocturne coup de main.

On approche enfin : tout repose.
Plus doucement ! Chut ! Pas d'éveil !
Le Welche a la paupière close,
On le tuera dans son sommeil...

Elle est là, la bande assassine,
Mais le Welche veille sans bruit :
Le mur crénelé s'illumine,
Les balles sifflent dans la nuit.

Surpris quand il croyait surprendre,
L'assaillant s'arrête, interdit ;
Puis, soudain, sans vouloir entendre
La voix des chefs qui les maudit,

Les premiers rangs font volte-face.
« Lâches ! crie un chef, gare à vous ! »
Et, joignant l'acte à la menace,
Sur eux il dirige ses coups.

La mort devant, la mort derrière !
Le troupeau, d'abord hésitant,
Prend une attitude guerrière :
Autant mourir en combattant.

II

Ils sont bien défendus, les Boches.
La pente est raide, et trois fossés
Du sommet gardent les approches,
Tous trois d'obstacles hérissés.

Sur la cime flottent, railleuses,
Leurs couleurs, et, depuis cinq jours,
Leurs canons et leurs mitrailleuses
Balayent tous les alentours.

Contre la puissante redoute
On expédie un régiment ;
L'ordre est formel : coûte que coûte,
Il faut en chasser l'Allemand.

« En avant, et vive la France ! »
Tonne le chef, l'épée au clair,
Et la troupe à l'assaut s'élance
Sous une rafale de fer.

En avant ! Superbe d'audace,
Elle gravit l'abrupt coteau ;
Les rangs se creusent, mais la masse
Monte toujours vers le plateau.

En dépit des lignes fauchées
Elle monte sans s'émouvoir,
Et les deux premières tranchées
Déjà sont en notre pouvoir.

Les Boches n'en tiennent plus qu'une,
Mais ils font un suprême effort,
Et leur dernière demi-lune
De toutes parts crache la mort.

Le régiment s'arrête, hésite...
Eh quoi ! va-t-il tourner le dos ?
Vont-ils, après tout, par la fuite
Ternir leur gloire, ces héros ?

Non, leur chef sait comment les prendre,
Non, ses hommes ne fuiront point ;
Contre la peur pour les défendre
Le vieux guerrier connaît le joint.

Sans leur dire un mot, il ramasse
Le fusil d'un soldat blessé,
Et, sous la mitraille qui passe,
L'arme haute, court au fossé.

C'est fini, plus de défaillance.
Honteux comme s'ils avaient fui,
Tous, enlevés par sa vaillance,
Se montreront dignes de lui.

Ils vont, chantant *la Marseillaise* :
Sur eux vomit un vrai volcan :
Sans broncher, droit à la fournaise
Ils vont dans un sublime élan.

La terre de morts est jonchée,
Le chef tombe, — mais ses soldats,
D'un bond sautant dans la tranchée,
Mettent tous les Boches à bas.

LE « FALABA »

Dans toute l'Allemagne, dit le correspondant du *Daily Mail* à Copenhague, la perte du *Falaba* a été applaudie. Le *Lokal-Anzeiger* annonce qu'un nouvel acte a été ajouté à la pantomime patriotique jouée en ce moment au cirque Schumann. Elle représente un sous-marin allemand torpillant un paquebot anglais. Quand l'explosion eut lieu et que les passagers du paquebot, en costumes britanniques, tombèrent à l'eau et luttèrent pour leur existence, tous les spectateurs se levèrent en chantant : « L'Allemagne au-dessus de tout ! » (*Le Temps*, 3 avril 1915.)

Parti pour l'ouest de l'Afrique
En dépit du péril germain,
Le grand navire pacifique,
L'œil au guet, poursuit son chemin,

Lorsque de la brume incertaine
Un sous-marin brusquement sort
Et donne l'ordre au capitaine
De quitter sur l'heure son bord.

Après un vain essai de fuite,
Cédant à son destin amer,
Le steamer stoppe, et tout de suite
On met les canots à la mer ;

Mais, sans pitié pour l'équipage,
Sans pitié pour les passagers,
— Des Teutons la fureur sauvage
Frappe au hasard les étrangers —

Sur le pont pendant qu'on se presse,
Le sous-marin, tranquillement,
Lance sa torpille traîtresse
Qui perce au cœur le bâtiment.

Elle éclate, le steamer sombre,
Et beaucoup partagent son sort ;
Mais dans les flots le plus grand nombre
Se débattent contre la mort.

Et, comble de l'ignominie,
Les Huns, qui les laissent périr,
Insultant à leur agonie,
S'esclaffent de les voir mourir.

Ils s'esclaffent, et l'Allemagne,
Fière d'eux, lit avec bonheur
Les hauts faits de cette campagne,
Tombeau de son reste d'honneur.

L'amirauté se félicite :
Son plan a si bien réussi
Que l'Angleterre, déconfite,
Demain demandera merci.

Les journaux, remplis de la gloire,
De la vaillance des bourreaux,
Érigent leur meurtre en victoire
Et les meurtriers en héros.

Les cirques, dans leur pantomime,
Pour plaire au public d'outre-Rhin,
Font l'apothéose du crime
Dont s'est souillé le sous-marin,

Et, quand éclate la torpille,
Quand, hors des canots fracassés,
La grappe humaine s'éparpille
Au milieu des flots courroucés,

C'est un universel délire :
A cet exploit de vrais Germains,
Toutes les classes de l'empire,
A l'unisson battant des mains,

Dans un transport de joie intense
Se dressent et chantent, debout,
L'hymne où s'étale leur jactance :
« L'Allemagne au-dessus de tout ! »

Voilà donc — la pente est fatale —
Dans quelle dégradation
L'orgueil de la force brutale
Fait tomber une nation !

De l'hyperculture allemande,
Dont ils vantaient la floraison,
Voilà le fruit, — jusqu'à l'amande
Gonflé d'un monstrueux poison !

Ah ! que libres de toute gêne,
Ils se révèlent tels qu'ils sont,
Pour que du gouffre où les entraîne
Leur idole, on sonde le fond !

Qu'exempts d'une pitié niaise
Pour le neutre, pour l'innocent,
Radieux, ils se pâment d'aise
Quand la mer se teint de leur sang !

De l'honneur ne tenant nul compte,
Qu'aux forbans ils fassent accueil,
Et qu'en se vautrant dans la honte,
Ils hurlent leur hymne d'orgueil !

Écoutez ! A leur joie immonde
Un cri d'horreur et de dégoût
Répond des quatre coins du monde :
« L'Allemagne ? Au-dessous de tout ! »

CHEZ NOUS

I

Dans la Tranchée

Dans la tranchée, où l'eau jaunâtre
Croupit sur le sol défoncé,
Un soldat, blanc comme l'albâtre,
Enveloppe son pied blessé.

Un chef l'aperçoit et s'approche :
« Qu'avez-vous, dit-il, mon garçon ? »
Lui ? Rien ; une balle de Boche,
Un petit cadeau sans façon.

L'officier veut voir la blessure.
Pas trop grave, mais dans cette eau,
Parbleu ! l'infection est sûre
Si la boue arrive à la peau.

« Vous pouvez vous traîner, j'espère ?
Allez au poste de secours ;
Un bon pansement, et l'affaire
Sera finie en quelques jours. »

Le poilu, la tête baissée,
Marmotte quelques mots tout bas :
Sa plaie ? Eh bien, il l'a pansée.
— Il marmotte, et ne bouge pas.

Le chef, l'entendant qui bougonne,
Insiste en vain ; alors, tranchant,
Il ne plaide plus, il ordonne :
« Allez, dit-il, et sur-le-champ. »

Mais, se redressant non sans peine,
L'homme répond, inconverti :
« Et mon créneau, mon capitaine,
Qui le gardera, moi parti ? »

II

Les Cartouches

Le jour baisse. Depuis l'aube
On se bat, un contre trois.
Le Boche, qui se dérobe
Sur la lisière d'un bois,

Dans sa tudesque jactance
Nous jugeant enfin à bout,
Criant et hurlant, s'avance
Pour frapper le dernier coup.

Garde à vous ! Sur la tranchée
Qui protège notre front,
De blessés, de morts jonchée,
La masse teutonne fond.

La fusillade crépite
Et fait des trous dans le tas ;
Il n'approche plus si vite,
Le Boche, il traîne le pas.

Va-t-il reculer ? Farouches,
Les nôtres pressent leur feu ;
Mais voici que les cartouches
Sont près de manquer. « Morbleu !

« Si c'est là que nous en sommes... »
Bougonne à part lui le chef ;
Puis, appelant un des hommes,
Il lui donne un ordre bref.

Qu'il se replie et qu'il dise,
Là-bas, que tout marche bien,
Mais que leur poudre s'épuise,
Que bientôt ils n'auront rien.

— C'est bon. —
Et de la tranchée
Qui, sur notre front s'étend,
De blessés, de morts jonchée,
Le brave sort à l'instant.

L'ennemi sur cette cible
S'acharne ; il pleut tout autour :
Lui, dédaigneux, impassible,
Marche au but sans un détour.

Mais qu'a-t-il donc ? « Suis-je bête ! »
Fait-il au quart du chemin.
Il revient, dressant la tête,
Six cartouches dans la main,

Et, sous les balles prussiennes,
A l'officier les tendant,
Il lui dit : « Voici les miennes,
Prenez-les en attendant. »

III

Les Vieux

Après trois jours de résistance
Ils ont déguerpi, les Germains.
Le bourg que souillait leur présence
Est désormais entre nos mains ;

Mais, des hauteurs du voisinage,
Sur les maisons encor debout
Les bombes pleuvent avec rage
A droite, à gauche, un peu partout.

Les vieux, cependant, qu'à l'approche
Des Huns on avait dû bannir,
Apprenant la fuite du Boche,
A tout prix veulent revenir.

« Restez quelques jours à l'arrière,
Leur dit-on ; là-bas, c'est la mort ! »
Mais sur eux menace et prière
S'épuisent en un vain effort.

Ils veulent tous revoir les terres
Qu'à l'humble sueur de leur front,
Comme eux, cultivèrent leurs pères
Et que leurs fils cultiveront ;

Et bientôt, devant les ruines,
Fumant encor, de leurs foyers,
Qu'afin de cacher leurs rapines
Les bandits ont incendiés,

Tranquillement, sans avoir cure,
Héros du sol, d'aucun danger,
Ils reprennent leur tâche obscure
Sous l'œil de l'impie étranger.

A l'horizon, le canon tonne ;
Dans les sillons, à quelques pas,
Tombe un obus : nul ne s'étonne ;
Ils ne se tournent même pas,

Et, sans trembler, leur main grossière
Répand en ordre aux alentours
L'humble grain, fertile poussière,
Moisson future des beaux jours.

Noble audace ! Sainte espérance !
Ils sèment leurs champs envahis
Dans l'indéfectible assurance
Du triomphe de leur pays.

Ils sentent qu'une fois encore
La France, prête à tout souffrir,
Contre la nuit défend l'aurore,
Et qu'elle ne saurait périr ;

Ils ont en eux la foi profonde
Que, fiers champions du droit froissé,
Leurs fils délivreront le monde
Du joug dont il est menacé,

Et qu'eux aussi, dans les batailles
Qu'ils livrent pour l'humanité,
Ils font de fécondes semailles,
Des semailles de liberté !

CE QUE DIT LE PROPHÈTE

Or, en ce temps, il arriva
Que, par la faute de Guillaume,
La colère de Jéhovah
S'appesantit sur le royaume.

Car ce prince, d'orgueil bouffi,
Voulait dompter toute la terre;
Des lois divines faisant fi,
En bandit il menait la guerre,

Et, les mains fumantes de sang,
Se drapant dans une foi louche,
Avait le nom du Tout-Puissant
Éternellement à la bouche.

Jéhovah, dans un saint émoi,
Manda devant lui son prophète
Et lui dit : « Va, déclare au roi
Que je hais sa foi contrefaite,

« Que plus longtemps je ne veux pas
Être réputé son complice,
Que de ses forfaits je suis las
Et que j'en vais faire justice. »

Sur-le-champ donc l'homme de Dieu
Quitta son obscure bourgade,
Et, se rendant seul en haut lieu,
Remplit ainsi son ambassade :

« Celui qui règne sur les rois
Et dont je suis l'humble prophète,
O roi, t'annonce par ma voix
Qu'il hait toute foi contrefaite,

« Que plus longtemps il ne veut pas
Être réputé ton complice,
Que de tes forfaits il est las
Et qu'il en va faire justice.

« Quand tu les joins devant l'autel,
Tes mains sont rouges de tes crimes,
Et quand ta bouche prie, au ciel
Montent les cris de tes victimes.

« Tels les blancs asiles des morts
Qui n'enferment que pourriture,
Ta foi n'est, sous de beaux dehors,
Que blasphèmes et que parjure.

« Tu foules aux pieds tes serments
Comme une bête sa litière ;
A Dieu comme aux hommes tu mens,
Lorsque tu lui fais ta prière.

« Le meurtre te sert de héraut
Et de bannière l'incendie,
Et c'est vainement qu'au Très-Haut
Ta bouche impure psalmodie.

« C'en est trop, il ne peut plus voir
Sa justice par toi pipée :
L'épée a fondé ton pouvoir,
Il s'écroulera sous l'épée.

« Voici, le trône éblouissant
Où tu sièges comme un archange
Va soudain glisser dans le sang
Et disparaître sous la fange ;

« Tu ne laisseras, en mourant,
A tes fils que honte en partage,
Et ton nom, que tu voulais grand,
Restera maudit d'âge en âge. »

TABLE

Pages

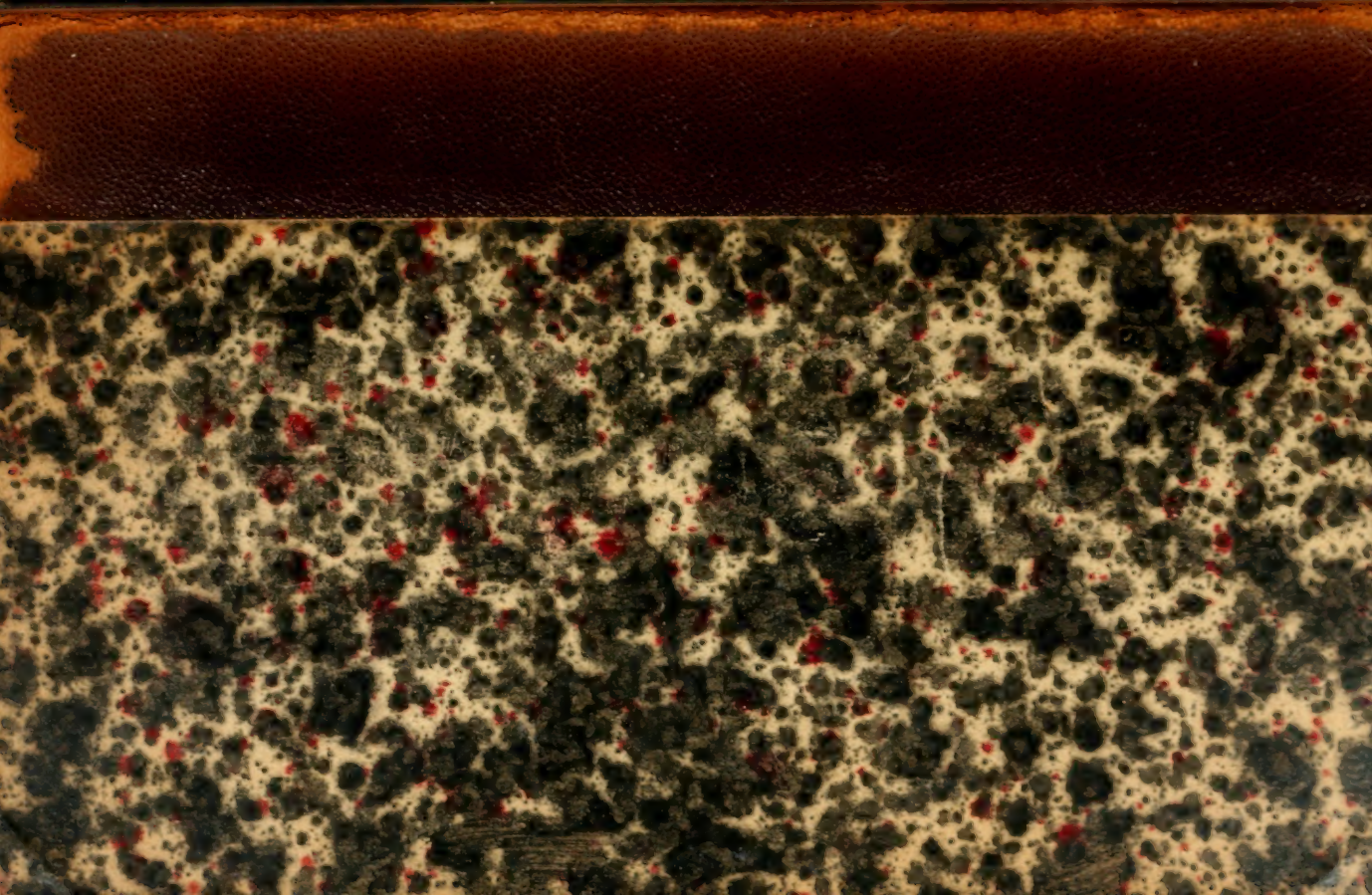
Avertissement 1
Portrait à la Plume 3
Les Pangermanistes 5
Le Conscrit et le Vétéran 8
Leurs Anniversaires 12
I. — Sedan 12
II. — Modestie teutonne 15
III. — Entre « Sozialdémokrates » 18
Le Sergent prussien et sa Femme 21
Pacifisme d'outre-Rhin 24
Guillaume le Grand 28
Ces Louis « Kamarades » 31
Chœur des Vassaux de la Prusse 36
Le Racoleur 39

Hymne guerrier..... 45
Modernes Alchimistes..... 47
Un Légionnaire « made in Germany »..... 51
« Une Grenouille vit un bœuf »..... 59
Vieux Chiffons..... 66
Chœur de Journalistes teutons..... 68
Le Docteur Krupp..... 71
Fritz à Gretchen..... 75
I. — Avant la Bataille de la Marne..... 75
II. — Après..... 78
Les 93..... 81
Le Bourgmestre de Bruges..... 84
Les Zeppelins..... 86
Leur Sceau..... 89
La Bonne Aventure..... 92
?..... 97
« Kales »..... 100
Proclamation à la Flotte allemande..... 104
Comment on les trompe..... 107
I. — Dans une tranchée, en Argonne..... 107
II. — Sur la rive marécageuse..... 110
Les Yeux crevés..... 113
La Voix des Choses..... 116
La Mort d'un Gosse..... 119
Immolation..... 123
A l'Amiral Tirpitz..... 127
La Bête..... 131
L'Islam..... 134
Justice!..... 138
Rumeurs de Paix..... 141
Contraste..... 145
I. — Pas de lune, la nuit est sombre..... 145
II. — Ils sont bien défendus, les Boches..... 148
Le *Falaba*..... 152

Chez nous 158
I. — Dans la Tranchée 158
II. — Les Cartouches 161
III. — Les Vieux 165
Ce que dit le Prophète 169

IMPRIMERIE LOUVE ET Cie, 15, RUE RACINE, PARIS. — 1881-10.

PQ 2631 E337B3
Pellissier, Eugène
Les barbares

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY